

Bulletin météorologique.

Washington, 13 octobre — Indications pour la Louisiane—Tempé beau; plus frais dans la partie sud; vents frais du nord.

Marchés divers.

Paris, 13 octobre — La rente trois pour cent est cotée à 102 francs 17 1/2 centimes.

Londres, 13 octobre — Consolidés au comptant, 109 1/16; à terme 109 1/4.

Liverpool, 13 octobre — Coton spot demandé bonne; prix sans changement.

American middling fair 3 1/2d; good middling 3 3/4d; American middling 3 3/4d; low middling 2 15/16d; good ordinary 2 25/32d; ordinary 2 19/32d.

Ventes 12,000 balles, dont 200 pour la spéculation et l'exportation y compris 11,000 balles coton américain.

Recettes 19,000 balles dont 17,100 coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture avec demande modérée; stables à la clôture.

American middling l. m. c., octobre 3d; octobre et novembre 2 63; novembre et décembre 2 62; décembre et janvier 2 62; janvier et février 2 62; février et mars 2 63; mars et avril 30 1; avril et mai 3 01; mai et juin 3 02; juin et juillet 3 03; juillet et août 3 02; août et septembre 3 04.

New York, 13 octobre — Coton spot—stable à la clôture.

Middling gulf 3 3/8; middling uplands 5 3/8.

Ventes 199 balles.

New York, 13 octobre—Futurs stables à la clôture.

Octobre 520; novembre 521; décembre 526; janvier 531; février 534; mars 538; avril 542; mai 547; juin 550; juillet 553 août 557.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an \$60... 6 mois \$35... 3 mois \$20...

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.15... Un an \$75... 6 mois \$38... 3 mois \$23...

EDITION HEBDOMADAIRE

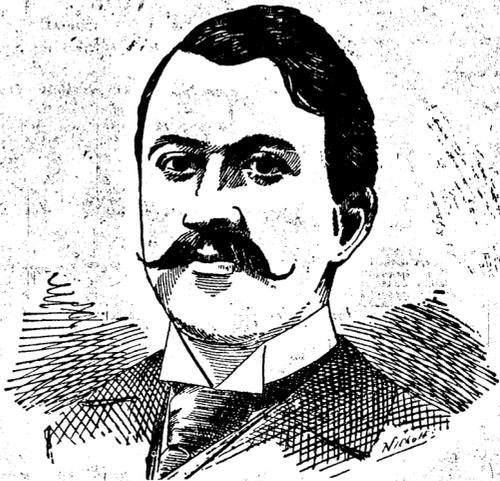
Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: Un an \$1.50... 6 mois \$1.00... 4 mois \$0.75...

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4.05... Un an \$20.50... 6 mois \$12.50... 4 mois \$8.50... Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos éditions quotidiennes, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.



ROUSSELLE WILDMAN, Consul-général aux Philippines.

M. Wildman est consul-général des Etats-Unis aux Philippines. Dans la récente guerre Hispano-Américaine, il a joué un rôle important. Il avait d'excellentes relations avec Aguinaldo, dont il est un grand admirateur. M. Wildman, avant d'entrer dans la carrière diplomatique, était rédacteur du "Overland Monthly," publié à San Francisco. Il a représenté Borneo à la grande exposition de Chicago.

Les souvenirs

DE LAFAYETTE

ET DE LA GUERRE D'INDEPENDANCE

Il s'est produit, depuis quelque temps, de singuliers virements dans les relations entre les Etats-Unis et la France. Impossible de trouver, sur le globe, deux nations qui puissent être unies par des liens aussi étroits, non seulement à cause de la similitude des institutions, mais aussi et surtout, à cause des souvenirs qui sont tellement émouvants, que le temps ne pourra jamais les effacer de la mémoire des générations futures. Cependant, il y a quatre mois à peine, au commencement du conflit hispano-américain, et à propos de la déclaration de guerre qui a causé dans le monde entier une si grande surprise, il s'était produit un étrange malentendu entre les deux républiques-sœurs qui semblaient devenir, dès lors, deux ennemies acharnées. Mais, au moment même où l'on parlait de "Boycotter" la France, de rompre avec elle, tout à coup l'on apprend que c'est à ses bons offices, parfaitement désintéressés, que l'Espagne et les Etats-Unis doivent la suspension des hostilités, qui était le désir commun des deux belligérants. Il y eut alors un revirement complet dans les idées et les sentiments. Des hommes d'esprit et de cœur profitèrent de l'exposition prochaine de 1900, pour resserrer encore les liens séculaires qui unissaient les deux républiques. Ils ravivèrent le souvenir de Lafayette, que les ans avaient un peu effacé, mais un peu terni. Et voilà que ce nom de Lafayette se trouve sur toutes les lèvres; voilà que l'on élève un monument à sa mémoire; voilà que l'on rêve l'érection, à Paris, d'un édifice qui doit éterniser les souvenirs franco-américains de la guerre de l'indépendance; voilà que l'on va fouiller les archives de Washington pour y trouver et mettre en lumière les documents qui constatent la reconnaissance du peuple américain envers le défenseur de ses droits et le promoteur de son indépendance.

Qui donc a prétendu, un instant, que l'Union tournait le dos à la France et se refusait à l'anglais—sans doute pour se replacer sous son joug, au point de vue économique, après l'avoir glorieusement secouru, au point de vue politique? Ce qui se passe actuellement, ne prouve-t-il pas que c'est là une idée folle et à jamais irréalisable?

Un brave à trois poils.

Un joli trait relatif au général Chanoine — alors lieutenant — que nous trouvons dans les souvenirs d'un officier d'état-major: le colonel Fix. C'était à l'époque où le général Yusuf fit des prodiges de valeur en Algérie. Mais laissons la parole à l'auteur. Le général Yusuf donna le signal et l'escalade commença sous le feu très vif que les Kabyles ouvrirent bientôt de haut en bas. Nous ne tardâmes pas à voir, à quarante pas au moins en avant des zouaves, éperonnant son cheval, un jeune lieutenant d'état-major, scagiaire au régiment. Nous l'admirâmes tous. Il arrive le premier au sommet et s'y dresse fièrement sur son cheval blanc. Enthousiasmé de son courage, le général Yusuf, non juge, s'écria qu'il méritait la croix. Nous l'eûmes bientôt rejoint et Yusuf, qui recherchait l'éclat, arracha, en présence des troupiers charmés, la rosette qui lui portait et jura qu'il le remettrait que lorsqu'elle aurait été remplacée sur la poitrine de Chanoine à laquelle il l'attacha. Il tint parole. Le lieutenant Chanoine était tout jeune alors, aucun poil de barbe n'ombrait son visage, ce qui fit dire à un vieux sergent enthousiaste de la bravoure de Chanoine, avec cette brutalité qui est un éloge: — Il n'a pas un poil au menton: n'importe, c'est un brave à trois poils.

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie, de New York, envoie gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

UN RECIT Chancelier de fer.

Le «Matin», comme nous l'avons déjà annoncé, continue la publication des «Mémoires de Bismarck». Il donne le récit du chancelier de fer sur les pourparlers qui ont suivi le désastre de Sedan entre lui, le général de Wimpffen et M. de Moltke. Voici ce récit: Après la bataille du 1er septembre, de Moltke et moi nous allâmes à Donchéry, à environ cinq kilomètres de Sedan, afin de mener les négociations avec les Français. Ces négociations durèrent jusqu'à minuit sans amener aucun résultat. Outre de Moltke et moi, Blumenthal et trois ou quatre autres officiers de notre état-major général étaient présents. Le général de Wimpffen représentait la France. Les demandes de Moltke furent brèves. Toute l'armée française devait se rendre comme prisonnière de guerre. Wimpffen trouva ces conditions trop dures: l'armée française méritait, selon lui, par la bravoure qu'elle avait déployée, d'être mieux traitée. Nous devions nous contenter de la laisser aller, sous condition qu'elle ne prendrait plus aucune part à la guerre et qu'elle serait immobilisée soit en Algérie, soit en France, dans une province à notre choix. De Moltke maintint avec beaucoup de calme ses présentations. Wimpffen parla de l'infortune de sa position. Il était revenu d'Afrique deux jours auparavant et n'avait pris le commandement de l'armée que lorsque, à la fin de la bataille, le maréchal de Mac Mahon avait été blessé. Et il lui fallait maintenant apposer sa signature au bas d'une pareille capitulation! Il préférait essayer de se maintenir dans la place ou bien tenter une sortie. De Moltke exprima le regret qu'il lui fut impossible de tenir compte de la position personnelle du général dans le commandement d'ailleurs, l'armée-tout. Il reconnut que les troupes françaises s'étaient bravement battues, mais il ne leur était pas possible de garder Sedan et encore moins de tenter une sortie. Il était, d'ailleurs, tout prêt à autoriser un officier français à inspecter nos positions afin qu'il pût s'en convaincre. Wimpffen déclara alors qu'au point de vue politique il serait habile de lui accorder de meilleures conditions, que nous avions besoin, nous autres Allemands, d'une paix immédiate et permanente et que nous ne pourrions l'obtenir qu'en nous comportant généreusement. Si l'armée française était traitée avec modération, les soldats et la nation entière seraient contraints de nous devoir de la gratitude et seraient même animés de sentiments amicaux à notre égard. Une condition trop dure mènerait à une guerre sans fin. Ici, j'intervins, car j'étais sur mon terrain. Je répondis au général de Wimpffen qu'il était possible d'avoir confiance dans la gratitude d'un prince, mais pas dans celle d'une nation, surtout quand cette nation était la nation française. La France n'avait point d'institutions permanentes: elle changeait à chaque instant de gouvernement et de dynastie, et les régimes nouveaux ne se considéraient jamais comme liés par ce qu'avaient pu faire leurs prédécesseurs. Si le trône de Napoléon était inébranlable, il serait possible de compter sur sa gratitude en échange de conditions plus favorables. En l'état des choses, c'était folie de notre part de ne pas profiter complètement de nos succès. Je dis encore que la France était une nation envieuse et jalouse, qu'elle nous en voulait de notre victoire de Sedan et qu'elle ne pouvait pas nous la pardonner, alors que, pourtant, ce n'était pas elle qui avait souffert. Comment, malgré notre générosité, ne nous consent-ait elle pas rancune de Sedan!...



GILBERT JOHN.

Cet Ecossais distingué a été récemment choisi pour succéder au Lord Aberdeen, comme gouverneur-général du Canada. Il est né en 1845, et a passé la plus grande partie de ses années dans l'armée, servant avec distinction sous Lord Roberts en Afghanistan, et plus tard, dans le Canada, lors de l'insurrection qui se termina par l'exécution de Riel. Les Canadiens ont accueilli sa nomination avec enthousiasme.

L'EXPOSITION DE 1900.

MM. Peck et Woodward, commissaire général et commissaire adjoint des Etats-Unis, accompagnés de la délégation américaine, ont visité la semaine dernière, officiellement, les chantiers de l'Exposition, dont M. Maréjoul, ministre du commerce et de l'industrie, leur a fait les honneurs. On a visité le petit palais, le grand palais, les maquettes du pont Alexandre-III. Les commissaires et les délégués se sont fait photographier à plusieurs reprises. Le lancement de la passerelle de service du pont Alexandre-III est son deux tiers exécuté et les ingénieurs comptent l'avoir achevé dans huit ou dix jours. Le ministre assistera à la dernière opération. Nos délégués se sont déclarés enchantés de leur visite et ont vivement félicité M. Picard, commissaire général, et ses principaux collaborateurs. Voici les noms des délégués: M. P. Blackmar, directeur de l'Exposition; Frederick J. V. Skiff (Mines et Metallurgie); Francis E. Drake (Machines et Electricité); Richard Waterman (Education); Ch. Richard Dodge (Agriculture); Alex. S. Capelhart (Optique et Matériel d'imprimerie); John Getz (Décoration); capitaine John B. Kerr et lieutenant Asher C. Baker, représentants de l'armée et de la marine; F. W. Peck junior, Chaillé-Long, comte de Valcour-Vermont, secrétaires français, et son adjoint, M. George Pangale; M. A. Woodcock, John E. Powell, C. Crowninshield, Lester B. Fulton et Robert F. Kimble. D'ailleurs les savants ne sont pas toujours très gais, c'est ainsi que William Crookes, le grand chimiste et physicien anglais, auquel nous devons notamment les tubes qui ont permis de découvrir les rayons X, nous annonce une famine générale pour 1931. Selon William Crookes, en effet, la production mondiale du blé n'est pas en rapport avec l'augmentation continue de la population. Alors qu'en 1871 il y avait, sur la terre, 371 millions de mangeurs de pain, il y en a aujourd'hui 516,600,000. Et la production n'a pas augmenté depuis 1871. Donc, d'après des calculs du savant anglais, dans trente-trois ans, nous n'aurons plus de pain. Mais à cette époque, le pain se fera-t-il encore avec du blé; il y a bien vingt ans que le vin est fait sans raisin!

L'HUMEUR DES SAVANTS.

D'ailleurs les savants ne sont pas toujours très gais, c'est ainsi que William Crookes, le grand chimiste et physicien anglais, auquel nous devons notamment les tubes qui ont permis de découvrir les rayons X, nous annonce une famine générale pour 1931. Selon William Crookes, en effet, la production mondiale du blé n'est pas en rapport avec l'augmentation continue de la population. Alors qu'en 1871 il y avait, sur la terre, 371 millions de mangeurs de pain, il y en a aujourd'hui 516,600,000. Et la production n'a pas augmenté depuis 1871. Donc, d'après des calculs du savant anglais, dans trente-trois ans, nous n'aurons plus de pain. Mais à cette époque, le pain se fera-t-il encore avec du blé; il y a bien vingt ans que le vin est fait sans raisin!

LE MONUMENT DE VIEUXTEMPS.

La ville de Verviers vient d'inaugurer le monument élevé à la gloire de son concitoyen, le violoniste Henry Vieuxtemps, qui fut une des gloires universelles de la Belgique artistique et que des liens nombreux rattachent à la France. Dès l'âge de neuf ans, il se produisait à Paris auprès de son maître, Charles de Bériot, et l'enfant prodige acclamé, consacré, annonçait déjà le grand musicien qu'il devint par la suite et ces termes: "Quand on parle de Vieuxtemps, on peut penser à Paganini. Du premier au dernier son qu'il tire de son instrument, Vieuxtemps vous retient dans un cercle magique tracé autour de vous et dont on ne trouve ni le commencement ni la fin." Depuis, l'Europe et l'Amérique ont ratifié ce jugement du grand musicien allemand. Pour le détail de sa carrière et le développement de son talent nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux excellents travaux de Maurice Kufferath et du directeur du Conservatoire de Liège, M. Théodore Radoux. Notons seulement que le dernier concert de Vieuxtemps fut donné à Nancy, pour les victimes de la guerre franco-allemande, en août 1873. Quelques jours après, la main qui avait, pendant un demi-siècle tiré de son violon des sons merveilleux, fut réduite à l'impuissance par la paralysie. Après avoir habité pendant quelques années Paris où sa maison était un des centres de la grande musique, ce fut à Alger, ce jardin de la France, que le grand artiste alla chercher une retraite ensoleillée pour ses derniers jours. Il y mourut en 1881 et quelques mois plus tard ses cendres furent transférées dans sa ville natale qui vient aujourd'hui d'ériger sa statue.

la suite et que Schumann appréciait en ces termes:

"Quand on parle de Vieuxtemps, on peut penser à Paganini. Du premier au dernier son qu'il tire de son instrument, Vieuxtemps vous retient dans un cercle magique tracé autour de vous et dont on ne trouve ni le commencement ni la fin." Depuis, l'Europe et l'Amérique ont ratifié ce jugement du grand musicien allemand. Pour le détail de sa carrière et le développement de son talent nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux excellents travaux de Maurice Kufferath et du directeur du Conservatoire de Liège, M. Théodore Radoux. Notons seulement que le dernier concert de Vieuxtemps fut donné à Nancy, pour les victimes de la guerre franco-allemande, en août 1873. Quelques jours après, la main qui avait, pendant un demi-siècle tiré de son violon des sons merveilleux, fut réduite à l'impuissance par la paralysie. Après avoir habité pendant quelques années Paris où sa maison était un des centres de la grande musique, ce fut à Alger, ce jardin de la France, que le grand artiste alla chercher une retraite ensoleillée pour ses derniers jours. Il y mourut en 1881 et quelques mois plus tard ses cendres furent transférées dans sa ville natale qui vient aujourd'hui d'ériger sa statue.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles. Young Mrs Winthrop fait tous les jours de belles salles, matin et soir, au St-Charles, en attendant une pièce nouvelle que nous ne connaissons, mais dont on dit le plus grand bien. Il va sans dire que la brillante Papinta nous reste pour la semaine prochaine. Il faut plus d'une semaine pour épuiser son succès qui ne fait, je ne dirai pas, que grandir. C'est par les variétés—chans, danses et monologues que brille surtout la troupe du St-Charles.

Crescent Théâtre.

Le succès de "Coney Island" est étonnant; mais il ne nous est attendu nullement. Il fallait s'y attendre. La pièce est si gaie, si amusante! Impossible qu'une pareille œuvre n'attire pas la foule. Ce sera bien autre chose encore, dimanche soir, quand feront leur apparition les minstrels de AL Field, troupe montée, cette année, mieux que jamais.

Grand Opera House.

Nous touchons à la fin de la semaine, et "The Jilt" fait d'année belles salles que le premier jour. Dimaanche, M. Greenwell va frapper un grand coup et servir à la table une pièce de valeur tout à fait exceptionnelle—"Les Astres", qui a obtenu de magnifiques succès, en Europe comme en Amérique. Avec une troupe comme celle qui possède le Grand Opera House la pièce ne peut qu'être remarquablement interprétée.

L'évacuation de l'île de Crète.

Rome, Italie, 13 octobre—La Russie, la France, l'Italie et la Grande-Bretagne ont décidé de repousser les modifications demandées par la Porte à l'ultimatum relatif à l'évacuation de l'île de Crète, particulièrement la proposition du Sultan de maintenir dans les places fortifiées des garnisons armées pour protéger les mahométans et défendre le drapeau ottoman. Les gouvernements de ces puissances ont envoyé à Constantinople des notes identiques rappelant au Sultan que tous les crédits turcs doivent avoir quitté l'île de Crète à la date spécifiée dans l'ultimatum.

qu'il soit mis au secret, au secret absolu. Paul sortit entre les deux gardes, les menottes aux mains, plus étroitement surveillé que jamais. Debors sa mère qui le guettait et qui espérait l'emmener libre, hors de cause après quelques mots d'explication, jeta un grand cri en le voyant ainsi. Paul voulut lui parler, tendit les bras vers elle, mais on l'entraîna brusquement et tous les deux furent arrachés l'un à l'autre... attachement sanglant et cruel comme celui d'un cœur qu'on enlève à son corps. La pauvre femme chancela quelques pas. L'émotion fut trop cruelle et trop forte. Son fils arrêté! Coupable peut-être ou du moins en partie coupable, puisqu'il n'avait pas pu se justifier! Elle le vit sur le banc d'infamie... condamné! Elle souffrit en une seconde toutes les douleurs. Elle se rappela l'anxiété inouïe de son regard de martyr. Et n'avoir pu le consoler, l'encourager... ne pas savoir... c'était trop... trop! La pauvre mère n'y tint plus... Elle battit un instant l'air de ses mains et tomba à terre comme une masse, la face écrasée sur le pavé du Palais. On ne permit pas à son fils de revenir vers elle, de la soigner. On l'entraîna au contraire, plus vivement, et il fut enfermé, muni avec cette angoisse de ne pas savoir si sa mère n'était pas morte

de désespoir. Et l'autre? Quand elle saurait quand elle apprendrait! Le malheureux jeune homme souffrait tant qu'il se jeta sur son grabat et se tordit les mains en criant: —Oh! mourir! mourir! Mme de Lagarde était revenue à elle et avait été assise sur un banc de pierre quand la comtesse de Pompéry sortit du cabinet du juge avec lequel elle était restée à causer. Elle vit cette femme à cheveux blancs qu'on entourait et qui avait encore sur la face la blancheur de la mort et un frisson traversa son corps. —Sa mère! fit-elle. Et elle voulut passer à l'écart. Mais Mme de Lagarde l'avait aperçue, l'avait vue sortant du cabinet d'où était sorti son fils. Elle ent l'intonation que cette femme était pour quelque chose dans le malheur de Paul. Elle se dressa, pâle et haute, et tendant le doigt vers elle: —Oh! cria-t-elle, si c'est toi qui l'as perdu... sois maudite! sois maudite! La comtesse ne répondit pas, mais elle pressa le pas et s'enfuit, la tête basse sous les regards ardents fixés sur elle. Elle ne devait jamais oublier les paroles de cette mère qui la firent, quand elle fut seule, blottie dans son coupé, crier d'épouvante et d'angoisse. Mais ses passions, les passions ardentes qui dévo-

raient son âme, l'amour, la jalousie, la vengeance étaient plus fortes que tout... et elle s'éloignait plus enragée que jamais, plus résolue que jamais à fouler, écraser sous ses pieds tous ceux qui lui feraient obstacle. FIN DE LA PREMIERE PARTIE. DEUXIEME PARTIE. LA FEMME AIMEE. Une heure du matin. La lampe brille dans un ciel clair tout criblé d'étoiles. Une petite brise fraîche agite doucement les branches des arbres. La banlieue est déserte, les lumières des maisons éteintes. Il ne s'élève d'autres bruits que le sourd grondement lointain qui monte de Paris, et des abois éloignés de chiens, sonnant dans la campagne endormie. Par moment sur la route calme une charrette passe lentement, les yeux de ses lanternes projetant des rayons de chaque côté d'elle. On entend, pendant quelques minutes, le grincement des essieux, le cri des roues, l'ébruyement des chevaux, un coup de fouet claquant dans l'air sonore,

parfois un juron, puis tout s'éteint dans l'éloignement, et le silence paraît plus profond. Du ciel, une lumière douce d'argent descend, enveloppant toutes choses de tranquillité et de mystère. Il y a plus d'une heure déjà que Firluth est là, allant et venant dans ce paysage nocturne, pâle d'inquiétude, tressaillant à chaque bruit, tremblant qu'elle n'ait pu s'échapper... le cœur gros de la crainte de ne pas la voir. Si elle allait ne pas venir!... Si tous leurs beaux projets, ces projets de la matinée tout ensoleillés de jeunesse et d'amour, ne pouvaient se réaliser!... Son âme la voit devant lui si gracieuse, avec ses grands yeux noirs tout humides de passion, son corps ferme et souple, son épaisse chevelure sombre enroulée dans le coquet foulard aux couleurs éclatantes... ses lèvres charnues, ses dents blanches luisant dans un éclat de rire et son teint chaud, ce teint brûlé de lumière et de grand air. C'est la gaieté... C'est la vie!... On dirait une belle fleur de grenadière tout épanouie... Et elle ne vient pas!... Firluth la guette... Firluth l'appelle... Firluth sèche d'impatience et d'angoisse. Rien. Il ne la voit pas accourir dans le petit chemin plein d'ombre où ils ont coutume de s'attendre. Il n'entend pas son léger pas criant sur le gravier... Va-t-elle lui manquer de parole!... S'est-elle

révisée!... Ne l'aimait-elle pas assez? Ou bien s'est-on douté de ses projets et l'a-t-on enfermé? Firluth ne sait que penser... Mais ce qu'il sait bien, c'est que s'il lui faut retourner seul, sans elle, jamais encore dans sa vie pourtant si accidentée, il n'aura connue si cruelle déception, un aussi grand chagrin. Et il se voit, rentrant seul dans Paris sans l'avoir vue, sans savoir... Non, ce n'est pas possible... Il n'y résisterait pas! Il demeura là, toute la nuit s'il le fallait, mais il la verra, il lui parlera... il saura d'elle s'il faut espérer encore ou abandonner toute joie... Et pour distraire son ennui, il va, il vient... l'oreille ouverte à tous les bruits, les yeux cherchant à percevoir l'ombre du côté par où elle doit venir. Tout à coup un cri, explosion de bonheur infini, surhumain, s'échappa de sa poitrine oppressée par l'angoisse. Sur le chemin, une ombre s'avance, légère, gracieuse, venant avec précaution et vite comme quelqu'un qui s'enfuit. C'est elle... Firluth court... Firluth vole... et une seconde après, il reçoit dans ses bras celle qu'il aime, celle qui est désormais toute sa vie. Celle-ci paraît, pensreuse, inquiète... Elle est essouffée, son cœur bat... Elle regarde avec angoisse du côté de la maison qu'elle vient de quitter. Et sans prononcer d'an-

tres paroles, saisissant le bras de Firluth qu'elle entraîne: —Sauvons-nous, dit-elle. Et ils courent... Ils courent dans la nuit, au hasard, —sans parler... heureux comme des oiseaux qui s'échappent. Puis, après un moment, quand ils sont loin déjà, qu'ils ne peuvent plus être aperçus ou rattrapés, elle s'arrête à bout de souffle. —J'ai cru, dit-elle, la voix halétante, que je ne pourrais pas m'échapper. Firluth sent passer en lui un frisson mortel. —Grand Dieu! murmura-t-il. —Oui, poursuivit la jeune fille, papa n'est pas rentré. Il est à Paris... pour une affaire qui doit les rendre très riches. A continuer.

Table with multiple columns listing various goods and prices, including items like 'A.B. & Co. steel plow', 'Blue Bonnet series', 'Pellon series', etc.